



Clichés tsiganes, entre romantisme et stéréotypes

— Le Musée national de l'histoire de l'immigration interroge la représentation des Tsiganes par la photographie entre 1860 et 1980.

— L'installation de Mathieu Pernot sur les photographies d'une famille gitane, *Les Gorgan, 1995-2015*, complète l'exposition.

L'exposition « Mondes tsiganes, une histoire photographique, 1860-1980 » révèle comment, dès son invention, la photographie contribue à construire une représentation stéréotypée et fantasmée de ce sujet iconique par excellence. Le médium prêtant alors main-forte aux anthropologues, aux observateurs scientifiques ou autoritaires étudiant les caractéristiques physiques de cette communauté, souvent dans le but de faire ressortir un « type gitan ».

Ainsi des clichés de Bohémiens face/profil ou soulignant le côté folklorique du gitan danseur, guitariste pris à la fin du XIX^e siècle par le prince Roland Bonaparte ou encore par l'anthropologue Eugène Pittard détournant les visages pour mieux en souligner les traits. Des images dont s'emparera la racologie radicale pour légitimer leur discrimination.

Roulottes, caravanes, tentes font partie de cette iconographie romantique de l'errance et du vagabondage qui attire le regard des photographes. Contre quelques piécettes, amateurs ou professionnels saisissent l'extraordinaire photogénie de ces Manouches exerçant les professions spectaculaires de montreurs d'ours ou de chaudronniers. « *Les Gitans sont conscients de la curiosité qu'ils suscitent et n'hésitent pas à se mettre en scène, produisant le spectacle qu'on attend d'eux* », com-



Groupe de Bohémiens photographiés de profil par Eugène Pittard, dans la Dobroudja en Roumanie, vers 1899-1910. Négatif sur verre, 13 x 18 cm. Musée d'ethnographie de Genève, collection Eugène Pittard

ment Mathieu Pernot, commissaire de l'exposition. Sur les routes ou sur les « fortif » de Paris, les Tsiganes font les riches heures de la photographie humaniste d'Eugène Atget, André Kertész ou Germaine Krull. André Zucca s'attarde sur la sensualité de la diseuse de bonne aventure, Jacques-Henri Lartigue sur les gitanes froufrouantes de Grenade, Roger Schall ou François Kollar sur les mariages ou les pèlerinages aux Saintes-Marie-de-la-Mer. Cartes postales et presse illustrée relayant les poncifs et l'imaginaire liés à ce peuple libre et puissant ayant la réputation de vivre de rapine.



*Roulottes,
caravanes, tentes
font partie
de cette iconographie
romantique
de l'errance
et du vagabondage
qui attire le regard
des photographes.*

Considérés comme menaçants, les Tsiganes sont fichés et contrôlés par l'État qui impose dès 1912 l'enregistrement familial et le carnet anthropométrique. La photographie d'identité joue alors un rôle majeur dans ce système de fichage par la police judiciaire des familles tsiganes victimes de tracasseries administratives ; puis de persécution.

En France entre 1940 et 1946, près de six mille cinq cents nomades seront internés dans des camps. Quelques photographies prises par une infirmière au camp de Rivesaltes ou par une sœur franciscaine au camp de Montreuil-Bellay gardent les traces de leurs tristes conditions de vie. Après la guerre, en lien avec l'Aumônerie catholique des Tsiganes, certaines associations organisent la défense de la communauté. Une évolution qu'enregistre la photographie, grâce à Joseph Va-

let aumônier des gens du voyage qui partage leur vie dans le Massif central dans les années 1960, ou au père Irénée dont les diapositives gardent la mémoire des différents métiers nomades à la fin des années 1970. Lorsqu'elles sont prises de l'intérieur de la communauté les images peuvent échapper aux préjugés. Comme celles d'Émile Savitry photographe et fidèle ami de Django Reinhardt, de Jan Yoors vivant dès l'âge de 12 ans avec plusieurs familles tsiganes, du photographe Jacques Léonard amoureux d'une gitane de Barcelone, ou encore de Matéo Maximoff, écrivain, cinéaste, pasteur issu de la communauté qui, outre ses propres photographies, préserva les clichés familiaux y ajoutant ceux pris par ses amis photographes Doisneau, Koudelka ou Ronis. Une façon d'associer divers points de vue qui permet d'échapper ainsi aux lieux communs de la vision unique.

Armelle Canitrot

*Jusqu'au 26 août, Musée national de l'histoire de l'immigration, 75012, Paris.
www.histoire-immigration.fr.*

Catalogue, MNHI/Actes Sud, 192 p., 29 €.

Livre, Les Gorgan, 1995-2015,

Éd. Xavier Barral, 232 p., 45 €.

sur la-croix.com
Retrouver l'entretien
de Mathieu Pernot
et les images de l'exposition



La saga des Gorgan par Mathieu Pernot

Avec *Les Gorgan, 1995-2015*, œuvre magistrale et deuxième volet de cette exposition, Mathieu Pernot fait bouger les lignes de la photographie documentaire, et celles des liens entre un photographe et une famille gitane. « La découverte des quelques archives qu'ils possédaient puis les prises de vue réalisées dans un photomaton avec les enfants m'ont rapidement fait comprendre, explique Mathieu Pernot, que la diversité des formes et des points de vue étaient nécessaires pour rendre compte de la densité de la vie qui s'offrait à mon regard ». Naissances, mariages, enterrements, jeux des enfants, moments d'intimité, vie dans la caravane, séjours en prison..., mêlant les clichés familiaux et ses propres images réalisées durant vingt ans d'échanges avec les Gorgan, Pernot essaie de comprendre l'histoire d'une famille par le biais des destins de chacun: Johnny et Ninaï, les parents, leurs cinq fils et leurs trois filles dont l'une est devenue sa filleule. Un cocktail de portraits puissants de personnalités aux caractères bien trempés par le passage du temps.